

## La semaine au music-hall

Gustave FRÉJAVILLE (*Comœdia*, vol. 22, n° 5 447, 5 janvier 1928, p. 5)<sup>1</sup>

France

Gustave Fréjaville (1877-1955) est un écrivain français et chroniqueur musical attiré de *Comœdia*. Spécialiste du music-hall, il a écrit plusieurs ouvrages sur ce sujet. Il livre ici un commentaire enthousiaste de celui qui est vu comme l'un des plus brillants représentants du jazz, toutes catégories confondues : le chef d'orchestre anglais Jack Hylton. Ce dernier, qui a repris la formule du jazz symphonique à son initiateur étatsunien Paul Whiteman<sup>2</sup>, joue avec sa formation pour la première fois à Paris au théâtre de l'Empire entre les 30 ou 31 décembre 1927 et 12 ou 13 janvier 1928.

### Jack Hylton<sup>3</sup> and his Boys

[...] La grande attraction nouvelle de ce programme m'a fait croire un instant que j'étais encore à Londres, où j'eus l'occasion de voir et d'entendre Jack Hylton and his Boys, la semaine de Noël 1925, à

---

<sup>1</sup> Le présent texte est extrait d'une chronique hebdomadaire relatant plusieurs événements musicaux survenus au cours de la semaine. Ne figurent ici que les passages relatifs à la prestation de Jack Hylton.

<sup>2</sup> Paul Whiteman (1890-1967) est un altiste et chef d'orchestre étatsunien formé à la musique classique. Musicien du rang dans le San Francisco Symphonic Orchestra, il forme son propre orchestre de danse en 1918. Les enregistrements qu'il réalise pour la Victor Talking Machine Company (la plus importante firme discographique aux États-Unis) font de son orchestre le principal représentant du jazz dans les années 1920. Sa réputation, aussi importante aux États-Unis qu'en Europe, où sa première tournée a lieu en 1926, fait grand bruit et suscite de nombreux articles. Sa musique, qui privilégie les arrangements sophistiqués à l'improvisation individuelle, a suscité l'admiration de nombreux musiciens de jazz dans les années 1920. Dans son autobiographie, Duke Ellington a écrit : « Paul Whiteman était connu comme "le roi du jazz" et personne n'a encore porté ce titre avec autant de conviction et de dignité » (Ellington 1973, p. 103, traduction de l'éditeur).

<sup>3</sup> Jack Hylton (1892-1965) est un chef d'orchestre britannique. Il rencontre un immense succès en Europe dans l'entre-deux-guerres. Son orchestre se situe dans le sillage de celui de Paul Whiteman, comme archétype du jazz symphonique, caractérisé par des effectifs importants et une musique policée, laissant très peu de place à l'improvisation.

l'Alhambra. J'avais signalé cet excellent « jazz » à mes lecteurs dès mon retour (cf. *Comœdia*, 31 décembre 1925)<sup>4</sup>. Je lui reprochais alors, tout en reconnaissant sa valeur originale, de tenir la place de plusieurs attractions sur cette scène de variétés. Un jazz n'est qu'un jazz, quelle que soit sa virtuosité spéciale ; je puis l'entendre un moment avec plaisir au bar ou au dancing, ou même plus longtemps dans un concert, mais le music-hall n'est pas un concert instrumental et je continue de croire qu'il serait déplorable d'abuser de telles auditions sur la scène. Je me hâte d'ajouter que, depuis deux ans, le jazz de Jack Hylton, développant adroitement ses effets humoristiques, ses amusantes acrobaties parodiques, sa mise en scène ingénieuse et imprévue, est devenu un véritable numéro de music-hall, varié, charmant, d'une gaieté brillante et sympathique, d'un mouvement cordial et irrésistible ; et mon objection de principe n'a plus aucune valeur en l'espèce, puisque voici une « attraction » de tout premier ordre, dont la musique, il est vrai, est la base et le prétexte, mais qui nous intéresse et nous amuse par mille trouvailles spirituelles, chaque musicien devenant à son tour l'un des acteurs d'une comédie ingénue, où les instruments eux-mêmes sont des personnages et tiennent leurs rôles bouffons ou ironiques avec une très vivante fantaisie.

Le répertoire par lequel commence le numéro de Jack Hylton and his Boys est composé des plus séduisantes et caractéristiques nouveautés anglaises ou américaines de cette saison. *Ukulele Lady*<sup>5</sup>, *Collegiate*<sup>6</sup>, *Yes, sir, that's my baby*<sup>7</sup> et quelques autres « big hits » à la mode il y a deux ans ont cédé la place à *Halleluia*<sup>8</sup>, *Side by side*<sup>9</sup>, *The song is ended*<sup>10</sup>, *Blue*

---

<sup>4</sup> Fréjaville 1925.

<sup>5</sup> « Ukulele Lady », musique de Richard Whiting, paroles de Gus Kahn, 1925. Enregistré le 2 juin 1925 par Paul Whiteman pour les marques Victor et Gramophone.

<sup>6</sup> « Collegiate », paroles et musique de Moe Jaffe et Nat Bronx, 1925. Enregistré le 4 avril 1925 par les Fred Waring's Pennsylvanians pour la marque Victor. Enregistré le 15 septembre 1925 par The Revelers pour les marques Victor et Gramophone.

<sup>7</sup> « Yes Sir, That's My Baby », musique de Walter Donaldson, paroles de Gus Kahn, 1925. Enregistré le 24 avril 1925 par Gene Austin pour la marque Victor et par Jack Hylton le 30 juin 1925 (His Master's Voice).

<sup>8</sup> « Hallelujah! », musique de Vincent Youmans, paroles de Clifford Grey et Leo Robin, 1927. Enregistré le 25 avril 1927 par The Revelers pour la marque Victor.

<sup>9</sup> « Side by Side », musique de Harry Woods, 1927. Enregistré le 29 avril 1927 par Paul Whiteman pour la marque Victor.

<sup>10</sup> « The Song Is Ended (But the Melody Lingers on) », paroles et musique de Irving Berlin, 1927. Enregistré le 25 octobre 1927 par Jack Smith pour la marque Victor.

*birds*<sup>11</sup>, etc. Je n'ai pas noté tous les titres de ces musiques tour à tour joyeuses et nostalgiques, que les gestes de Jack Hylton semblent faire jaillir par magie, qui se colorent de mille nuances, s'enrichissent d'accents émouvants ou railleurs et sur lesquels les projecteurs répandent ou concentrent leur lumière intelligente. On sait quel parti merveilleux les électriciens des music-halls anglais savent tirer de ces jeux de clartés changeantes, qui éclatent ou s'atténuent au bon moment, désignent un soliste au regard de la salle où s'évanouissent en donnant l'illusion de voir la scène reculer dans une poétique vapeur ; à l'Empire, nous avons eu, pendant l'audition du jazz de Jack Hylton, quelques-unes de ces impressions de féerie moderne qui m'enchantaient la semaine précédente au Coliseum et à l'Alhambra de Londres. C'est ainsi que la fermeture en « œil de chat », si courante au cinéma, fournit au music-hall des effets saisissants. La virtuosité précise des musiciens de Jack Hylton est un autre sujet d'émerveillement. Dans l'ensemble d'un mouvement de machine indérégable, on sent que chaque exécutant est un artiste original, et l'âme de chaque instrument prend part au concert par des effusions soudaines, des remarques ironiques, des cris de surprise, de langueur ou de joie, des soupirs rêveurs ou des spasmes de gaîté, sans rompre le rythme et sans gêner les autres parties. C'est extrêmement curieux et suggestif. Au point de vue de la qualité « physique » du son, les instruments des boys de Jack Hylton sont aussi remarquables : il y a là des vibrations puissantes, des stridences disciplinées, des éclats fulgurants, des appels pathétiques ; il y a des déroulements de velours et de soie, des murmures liquides, des égrènements de perles irisées, toute une mystérieuse et poétique harmonie de souffles, de caresses et de voix. Pour la puissance et l'éclat, peut-être l'orchestre de Paul Whiteman et quelques « superjazz », déjà entendus à Paris, peuvent-ils être mis en parallèle avec la « bande » de Jack Hylton ; mais dans la douceur et le rêve, je ne lui retrouve dans mes souvenirs d'autres précédents que le délicieux jazz de Miss Edith Kelly Gould<sup>12</sup>, « Havana Band », à

---

<sup>11</sup> De nombreuses titres de chanson contiennent le mot *bluebird*, mais aucune n'a pu être identifiée avec ce mot seul. Henri Monnet et Georges Henri Rivière décrivent un morceau au titre identique dans la même prestation de Jack Hylton comme « une série de variations-pastiches des musiques de nations » (Monnet et Rivière 1928, p. 261).

<sup>12</sup> Edith Kelly Gould (1888-1960), danseuse et actrice britannique, est connue aussi pour ses mariages, notamment avec le milliardaire étatsunien Frank Jay Gould, en 1910, et le producteur Albert de Courville, en 1927.

l'Alhambra, il y a quatre ans et demi, dont j'avais à cette époque signalé les délicats effets poétiques (*Comœdia*, 27 septembre 1923)<sup>13</sup>.

Quelle que soit la valeur musicale de ce groupe de seize instrumentistes, ce qui fait son succès au music-hall, ce succès qui, d'abord mesuré, grandit de minute en minute jusqu'à l'enthousiasme le plus cordial, ce qui fait aussi que le jazz de Jack Hylton n'est pas seulement un orchestre remarquable mais une excellente « attraction », c'est une série de fantaisies pittoresques et humoristiques, tenant de la parade foraine et du divertissement de collège, et qui sont exécutées par ces « boys » et leur chef avec la plus élégante et franche bonhomie. Un même morceau, entendu par T.S.F., tel qu'il est interprété par des orchestres de divers points du globe, tandis que des paysages symboliques paraissent sur un écran placé au fond de la scène, permet à Jack Hylton de railler amicalement les caractéristiques musicales de divers pays : Chine, Écosse, Italie, France. C'est quelque chose d'analogue, avec toute la complexité d'une excellente exécution d'orchestre, aux amusantes parodies pianistiques de notre Beethoven<sup>14</sup>. Un train fit, chargé de musiciens, dans un paysage de cinéma, à l'aide d'un truc de mise en scène qui avait été utilisé il y a cinq ou six ans dans une revue des Folies-Bergère, et qui est ici fort bien employé. La famille des « cordes » et la famille des « saxophones » paraissent par rang de taille, comme la monstrueuse progéniture de Mère Cigogne, et se numérotent militairement. Les facéties d'un petit groom danseur<sup>15</sup>, d'une précoce autorité, viennent se mêler aux jeux de ces grands garçons de bonne humeur qui, tout à coup, se trouvent transformés en une équipe de « boy scout » [*sic*], avec chapeaux de feutre kaki et foulards. Jusqu'à la dernière minute, où un décor transparent nous fait voir les silhouettes de ces bons compagnons, s'éloignant un à un dans l'ombre bleue en adressant leurs souhaits de « bonne nuit » au camarade pianiste demeuré « at home », la fantaisie charmante de cette présentation séduit et stimule notre intérêt, si bien que le numéro, qui occupe la plus grande partie de la deuxième moitié du spectacle, nous paraît trop court. Et il faut aussi rendre justice à Jack

---

<sup>13</sup> Voir Anthologie.

<sup>14</sup> Pseudonyme utilisé par le compositeur français Michel-Maurice Lévy (1883-1965) pour composer notamment des opérettes et des vaudevilles.

<sup>15</sup> Il s'agit probablement d'une des attractions qui accompagnaient souvent la prestation musicale proprement dite.

Hylton lui-même, sympathique animateur de cette fantaisie, conducteur attentif de ses musiciens, tantôt dansant, tantôt chantant, tantôt pâmé sous la musique qu'il déchaîne, toujours visiblement possédé par son rôle et dévoré du désir de nous plaire. Je crois pouvoir assurer qu'en une soirée, Jack Hylton s'est fait chez nous beaucoup d'amis.

## Bibliographie

- Anthologie : Cugny, Laurent, et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.
- Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France, tome 1 : Du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.
- Ellington, Duke (1973), *Music Is My Mistress*, New York, Da Capo Press.
- Fréjaville, Gustave (1923), « Chronique de la semaine », *Comœdia*, vol. 17, n° 3 936, 27 septembre, p. 4.
- Fréjaville, Gustave (1925), « Chronique de la semaine », *Comœdia*, vol. 19, n° 4 757, 31 décembre, p. 4.
- Monnet, Henri, et Georges-Henri Rivière (1928), « Jack Hylton and his Boys », *Musique*, vol. 1, n° 6, 15 mars, p. 260-263.